

La femme hors de chez elle

Autor(en): **Saverny, Marie de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 21

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185232>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

coumeint lè z'autro, que l'ao faut à tsacon on appliâ, et que s'agit pas d'avâi dâi crouiès bêtès, dâi z'héguès que pouéssont servi d'enseigne à n'on marchand dè bou; ne l'ao faut pas non plie dè cliiâo piques que vont coumeint on einludzo, cein farâi sécâore et gavouattâ lo bou, que lè z'écots sodront dâi dzévallès po sè sèná su la route et que ne res-térâi perein que lè rioutès et cauquiès pipès; ye faut dâo docilo que ne risquéyont pas dè vaissâ et que volliont bin dzourè que dévânt quand l'est qu'on bâi quartet.

Franchoeis Luvi avâi du menâ sa vilhie Bronna à l'écortchâo, kâ la pourra bête étâi avâolhia et n'avâi perein d'acquouet; et l'ein avâi ratsetâ iena à la faire dè Montprévairès, que l'a du pâyî onna pice dè plie que ne peinsâvè. Lo premi iadzo que l'a menâ on tsai dè bou à Lozena avoué, l'étâi arretâ ein Marthérâ et ti lè Palindzâ étiont déveron po la vouâiti.

— Et pi es-tou conteint dè ta cavala, Franchoeis Luvi, que lâi fâ ion dè leu?

— Rudo conteint, se repond, et ne regretto pas la pice que y'é met, kâ l'est 'na rude bête et stu matin, ein décheindeint la Dzerarda (on grand cret eintrè Epalindze et Lozena), se ne l'avé pas rategnâte, le passâvè à travai lo boré!

La femme hors de chez elle.

Dans un remarquable chapitre intitulé : *Visites de charité et de condoléance*, Madame de Saverny s'exprime ainsi au sujet de ces dernières :

« Il est un genre de visites bien délicates à faire, car on ne peut les ranger parmi les visites de charité, et cependant le cœur doit y apporter tout ce qu'il a de sentiments affectueux et réellement charitables. Je veux parler des visites qu'on fait aux amis atteints par la perte de leur fortune ou par celle d'une personne chère. Ce sont peut-être les plus difficiles à faire, celles où il s'agit de déployer tout ce qu'on possède de tact et de bonté. Le chagrin et l'infortune exaltent la sensibilité et la susceptibilité; toutes deux doivent être ménagées et traitées avec une extrême douceur. A une amie qui a perdu un être chéri, on tâche d'offrir les consolations possibles. Pleurer avec elle, partager ses regrets, rappeler les qualités de celui qui n'est plus, ce qu'il ou elle a fait dans les circonstances dont on a souvenir, est encore la meilleure manière d'adoucir ses regrets.

Si par hasard, — le monde est si bizarre, — on sait pertinemment que la disparition d'un parent ou d'un ami n'apporte pas le chagrin véritable que montre la personne affligée, ou que les douceurs d'un bel héritage adoucissent considérablement son deuil, on aura grand soin de ne point paraître s'en douter. Mais alors, naturellement, les consolations offertes seront moins sincères et plus banales. Tout doucement on arrivera à parler des projets d'avenir, d'un voyage nécessaire pour se remettre de l'ébranlement reçu, etc. Vous serez trouvée pleine de tact

et charmante. Cela s'appelle du savoir-vivre.

Quant à ceux de vos amis qui auront subi quelques-unes de ces pertes de fortune qui bouleversent toute une existence, allez vite les voir; montrez-leur que vous ressentez vivement leur malheur; voyez si bien délicatement, sans offenser leur amour-propre endolori, leur juste fierté, vous pouvez leur proposer de leur être utile, soit par une démarche auprès d'amis puissants, soit par quelque prêt d'argent. Evitez-leur surtout l'amertume de vous rien demander. C'est à vous de chercher comment vous pouvez leur rendre service en ayant l'air enchanté de leur être agréable. En un mot, mettez-vous à leur place, et soyez pour eux comme vous aimeriez qu'ils fussent pour vous en pareil cas. Surtout, ne faites point d'allusion blessante à ce qui pourrait avoir amené leur ruine, si elle provient de la faute du mari ou de quelque sottise des enfants, et ne cessez jamais de leur témoigner le même empressement à aller les voir, les recevoir et les inviter. Cette dernière réflexion s'applique à de simples relations tout autant qu'aux amis. N'oublions pas que les gens malheureux sont deux fois plus sensibles aux bons procédés.

Les personnes qui tiennent à se lever tard et à se coucher tard liront certainement avec plaisir les observations suivantes :

« L'ancien proverbe : « se coucher de bonne heure, se lever tôt » et son équivalent : « Se lever à six, manger à dix, manger à six, se coucher à dix font vivre l'homme dix fois dix », vient de recevoir un coup mortel d'un docteur allemand, qui, sans consentir à accepter comme un fait cet axiome de la sagesse des nations, a recueilli des données nombreuses, relatives aux habitudes des personnes qui sont parvenues à un âge très avancé; et il a trouvé que, dans la majorité des cas, les personnes qui vivaient le plus longtemps étaient celles qui avaient l'habitude de se coucher le plus tard.

Notre docteur constate que, sur chaque groupe de dix personnes qui avaient atteint l'âge de quatre-vingts ans et au-delà, huit au moins avaient l'habitude de ne point se coucher avant une ou deux heures du matin. Le docteur est d'avis que se lever de bonne heure tend plutôt à diminuer qu'à augmenter l'énergie vitale et à abrégier la vie. Il soutient que c'est tout à fait une erreur de penser que les heures matinales sont les plus fortifiantes. Il les considère, au contraire, comme les plus propres à produire la fatigue; et l'air du matin est plus dangereux, pour certaines constitutions, que l'air du soir.

Aussitôt que cette nouvelle a été connue de certain cercle, dont le membre le moins atteint de noctambulisme ne se coucherait pas avant deux heures du matin pour un empire, il a décidé d'envoyer une adresse de félicitations à ce docteur, qui met leur conscience d'accord avec leurs goûts. »